

Romain Rolland en Amérique

Jean Lacoste

On se plairait à imaginer Romain Rolland sur le pont du *Normandie*, en route vers les États-Unis, écrivant un essai durant la traversée, comme Thomas Mann, ou jouant aux échecs avec un voyageur d'Europe centrale, comme dans la *Novelle* de Zweig, et finalement apercevant les *sky scrapers* de New York dans la brume du petit matin.

Relisons un texte comme celui-ci :

Pour une surprise, c'en fut une. À travers la brume, c'était tellement étonnant ce qu'on découvrait soudain que nous nous refusâmes d'abord à y croire et puis tout de même quand nous fûmes en plein devant les choses, [...] on s'est mis à bien rigoler, en voyant ça, droit devant nous...

Figurez-vous qu'elle était debout leur ville, absolument droite. New York c'est une ville debout. On en avait déjà vu nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux mêmes. Mais chez nous, n'est-ce pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là l'Américaine, elle ne se pâmail pas, non, elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur.

New York, vue par Céline dans *Voyage au bout de la nuit*... Cette « surprise » de New York, cette révélation de l'Amérique comme quelque chose d'autre, de différent, Romain Rolland ne l'eut pas. Il n'a pas vécu le choc de cette modernité « raide à faire peur », un peu inhumaine, dont on voit aussi la traduction dans les pages de Le Corbusier sur New York dans son beau livre de 1937, *Quand les cathédrales étaient blanches*. Hélas, contrairement à d'autres comme Georges Duhamel, Luc Durtain, ou Paul Claudel, le diplomate, qui y séjourne de 1927 à 1933, Romain Rolland n'a pas traversé l'Atlantique, il n'a pas écrit sur les États-Unis. Que dire d'autre ? Voilà une conférence qui s'annonce brève...

Même au moment du plus grand péril, aux prémices de la Seconde Guerre mondiale, en 1940, dix jours à peine avant que les Allemands n'arrivent à Vézelay, Romain Rolland refuse de chercher un refuge aux États-

Unis (comme le firent les surréalistes, ou Claude Lévi-Strauss). Il écrit à Helen F. Farrère, une universitaire préparant une thèse sur le théâtre de Romain Rolland, le 3 juin 1940 :

Vous m'engagez très aimablement à venir m'établir aux États-Unis. Mais [...] je suis âgé et assez malade ; j'aurais peine à faire, dans les conditions présentes, un tel voyage et, une fois là-bas, à supporter les fatigues des conférences publiques qu'on attendrait de moi. J'ai 74 ans et ma mauvaise santé m'oblige à restreindre mon activité au travail de bureau et à la création littéraire¹.

Il a préféré l'angoisse des jours passés à Vézelay sous l'Occupation. Certes il n'aime pas la « ploutocratie yankee », comme il dit parfois, il se sent trop âgé, trop malade, surtout trop habitué à la vieille Europe, à sa culture, à son mode de vie. Mais il est aussi et surtout habitué par un tropisme, une orientation naturelle vers l'Orient. Ce tropisme oriental chez Romain Rolland se rattache à l'*ex oriente lux* du XIX^e siècle d'un Nerval, d'un Michelet, d'un Renan : pour Romain Rolland la Grande Grèce d'Empédocle, la Suisse, si accueillante, l'Allemagne romantique, la Russie, de Tolstoï, l'Inde avec sa mystique, mais aussi la Chine, le Japon, constituent autant d'étapes d'un voyage vers l'Est, vers l'Orient, qui est d'abord une rupture avec l'Occident. « Europe, élargis-toi ou meurs » s'exclame-t-il en janvier 1931². Toujours plus à l'Est, vers l'Orient, il tourne le dos à l'Occident.

Pourtant il y a bien une présence de l'Amérique dans l'œuvre de Romain Rolland, une Amérique il est vrai à plusieurs visages. « Romain Rolland et l'Amérique » : finalement cette conférence sera plus longue que prévu... elle sera l'occasion d'offrir un autre visage de l'Amérique, ce qui est peut-être important dans les circonstances actuelles, relativement inquiétantes. Il est incontestable que nous sommes en présence d'un véritable enjeu : renouer avec (ne pas désespérer de) toute une tradition américaine, sinon de gauche, du moins « progressiste », éclairée, avec toutes sortes de nuances dans le

1. Romain Rolland, *Un beau visage à tous sens. Choix de lettres (1886-1944)*, Cahiers Romain Rolland, n° 17, Paris, Albin Michel, 1967 p. 366.

2. Romain Rolland, *Quinze ans de combat (1919-1934)*, Paris, Rieder, 1935, p. 112

rapport au marxisme et à l'Union soviétique, en tout cas progressiste, *libérale*, marquée notamment par la philosophie pragmatiste, ce mélange original d'individualisme et de solidarité que l'on associe à William James et John Dewey. Une tradition qui peine aujourd'hui à se manifester après les périodes d'exaltation patriotique de la guerre froide, du maccarthysme, des affrontements autour de la question noire et du Vietnam, des années Reagan, du Tea Party, sans parler du spectacle passablement inquiétant d'aujourd'hui dont nous sommes les spectateurs impuissants et effarés. Mais une Amérique qui est toujours présente et vivante, et active. Je suis redevable ici à l'article d'Antoinette Blum dans *Une œuvre de paix* (qui reprend notre colloque de 2008) et au livre de notre ami californien David Fisher, *Romain Rolland and the Politics of intellectual engagement*³.

Amour et poésie : les médiatrices

Il y eut entre Rolland et l'Amérique une vraie médiatrice, cette jeune actrice irlando-américaine, Helena van Brugh de Kay, qu'il surnomme « Thalie », la muse de la comédie, et avec laquelle, dit le professeur Duchatelet, il file « le parfait amour » à la veille de la guerre de 14.

Une histoire assez triste, voire tragique et qui n'est pas sans avoir eu une influence sur le grand roman féministe de Romain Rolland, *L'Âme enchantée*. Il confie en janvier 1914 à son ami Alphonse de Châteaubriant qu'il a rencontré une « petite actrice américaine » :

elle est charmante, – avec un petit grain de folie, – de cette folie anglo-saxonne qui converse tranquillement avec Dieu et tranquillement vous traduit en anglais ce qu'ils ont dit ensemble. » « Vous ne vous figurez pas le piquant contraste entre cette assurance imperturbable de la foi et le jeune visage, le parler zézayant, la vie et l'esprit libres et surtout la carrière de cette petite Thalie. » C'est comique et charmant⁴.

Il ne se défend pas contre le « charme poétique » de ces « gentilles âmes anglo-saxonnes » : « elle est exquise et ses dons d'intelligence sont charmants »⁵. Dans les lettres à Châteaubriant il adopte même, s'agissant de « Thalie », un ton protecteur, il joue presque au libertin du XVIII^e siècle. Mais en avril il révèle à son ami qu'il vit « une passion partagée [...] qui [le] fait passer les jours dans un rêve perpétuel ». « Souhaitez-moi que ce

miracle du cœur, ce printemps inattendu fasse éclore de moi une belle vie nouvelle »⁶.

La déclaration de guerre brise ce « rêve » et rend les relations plus compliquées, même si Romain Rolland veut croire comme dans « le système de M^{lle} de Kay » [la Christian Science dont elle est adepte] que « la foi est une grande force »⁷. Thalie rentre en Amérique, en janvier 1915, et toute idée de mariage rencontre l'hostilité de la mère de Romain Rolland, qui avait mal vécu l'union avec Clotilde Bréal et le divorce...

Une rencontre a lieu en 1916, sans perspective concrète, Helena se rend en Italie et, en juillet 1919, lors d'une nouvelle rencontre, Romain Rolland apprend qu'en mars 1918 (le jour du bombardement de Saint-Gervais qui tue les amants de *Pierre et Luce*) elle a donné naissance à une petite fille conçue lors d'une brève liaison en Italie. L'enfant qu'elle voulait élever seule est morte par la négligence d'une nourrice, en mai, et Romain Rolland, très affecté, se sent à la fois trahi et responsable. Helena retourne aux États-Unis en août, mais, en septembre 1920, elle est internée dans une clinique psychiatrique, à la demande de la famille. « Hystérie », disent les médecins. Romain Rolland écrit en janvier 1921 au père pour plaider la cause de la jeune femme, qui ne sortira qu'en novembre de la clinique.

Autre médiatrice, un peu marginale, mais réelle, la poésie, et plus particulièrement celle de Walt Whitman, le chantre de l'Amérique et de la démocratie, avec son recueil en vers libres *Feuilles d'herbe*, dont la première édition de 1855 a été saluée par le philosophe Emerson dans une lettre célèbre.

Si Romain Rolland connaît la poésie de celui qu'il appelle le « puissant Whitman », ou encore « le génial sauvage », c'est sans doute grâce à celui qui en fut le traducteur en France Maurice Léon Bazalgette (1873-1928) : une « âme d'élite »⁸, membre important de l'abbaye de Créteil, cette communauté d'artistes fondée par Georges Duhamel et Charles Vildrac avant la guerre. Par la suite Bazalgette (qui publiera dans *Clarté* et dans *L'Humanité*) sera dans les années vingt secrétaire de rédaction de la revue *Europe*. Il avait traduit l'œuvre majeure de Whitman *Feuilles d'herbe* en 1909 (1924 pour la traduction complète). Bazalgette : une personnalité fraternelle, saluée admirablement par Stefan Zweig dans *Le Monde d'hier*⁹ et dont la disparition a beaucoup af-

3. David James Fisher, *Romain Rolland and the Politics of intellectual engagement*, With a new introduction by the author. Transaction Publishers, New Brunswick and London, 2004. Antoinette Blum, « Romain Rolland et les pacifistes américains. 1914-1919 », dans Romain Rolland, *Une œuvre de paix*, actes du colloque de Vézelay, 4 et 5 octobre 2008, Paris, Publications de la Sorbonne et Association Romain Rolland, 2010, p. 113 et suiv.

4. Romain Rolland, *L'Un et l'autre. Choix de lettres. Alphonse de Châteaubriant et Romain Rolland (1906-1914)*, Cahiers Romain Rolland, n° 26, Paris, Albin Michel, p. 239 (8 janvier 1914).

5. Romain Rolland, *L'Un et l'autre, op. cit.*, p. 244 (30 janvier 1914).

6. Romain Rolland, *L'Un et l'autre, op. cit.*, p. 253 (5 avril 1914).

7. Romain Rolland, *L'Un et l'autre, op. cit.*, p. 266 (31 juillet 1914).

8. Romain Rolland, *Journal des années de guerre*, Paris, Albin Michel, p. 232.

9. Stefan Zweig *Le Monde d'hier*, tr. Serge Niémetz, Paris, Belfond, p. 166.

fecté Romain Rolland

La « lettre » que Romain Rolland adresse en octobre 1916 aux « écrivains d'Amérique » à propos d'une nouvelle revue de New York, *The Seven Arts* – « une jeune revue où l'âme américaine [prend] conscience de sa personnalité » – se conclut par l'évocation révélatrice de Whitman et de sa « voix océanique de grand précurseur ». Romain Rolland ajoute : Whitman, qui est « votre Homère », soulignant par là que le poète américain a écrit avec le recueil *Feuilles d'herbe* l'épopée que l'Amérique attendait, « le poème évangile des camarades et de l'affection », de la démocratie et de la fraternité.

Vous avez de la chance : – écrit Romain Rolland, – une jeune vie ruisselante, d'immenses terres libres à découvrir. Vous êtes au début de votre journée. Point de fatigues de la veille, point de passé qui vous gêne. Derrière vous, seulement la voix océanique d'un grand précurseur dont l'œuvre est comme le pressentiment homérique de la vôtre à venir, – votre maître : Walt Whitman¹⁰.

Romain Rolland exprime ainsi vis-à-vis des États-Unis une attente qui n'a pas été totalement comblée par l'histoire ; il se fait l'écho d'une aspiration utopique incarnée par les États-Unis au XIX^e siècle, sensible par exemple même chez le Goethe des *Années de voyage de Wilhelm Meister*... et qui fait bon marché du passé déjà lourd de l'Amérique, les Indiens, les Noirs, l'esclavage, le racisme... Il souscrit à un mirage avec une certaine innocence. Mais Whitman est aussi une référence pacifiste, lui qui a été infirmier pendant la guerre de Sécession et a publié dans *Le Panseur de plaies* les souffrances des soldats blessés, traduit par Bazalgette dans la revue *Les Humbles* en 1917.

Résister

La guerre de 14, à ses commencements, ne suscite pas un grand intérêt chez les intellectuels américains, qui voient dans ce conflit entre nations européennes précisément ce que leurs ancêtres immigrés avaient voulu fuir. Le président Wilson, élu en 1912, est d'abord partisan d'une position de neutralité. Mais, à partir de 1915, à mesure que le conflit se prolonge, un mouvement se fait jour en faveur d'une intervention militaire aux côtés des alliés, notamment sous l'impulsion de Wilson, réélu sur ce thème (« la guerre du droit ») à l'automne 1916 (pour le mandat de 1917-1920). Un engagement dans lequel, comme souvent dans la politique extérieure américaine, une croisade en faveur du droit sert de paravent à la défense sans états d'âme des intérêts du monde des

affaires.

L'entrée en guerre des États-Unis en avril 1917 change la donne : un large mouvement de patriotisme va faciliter le recrutement des *boys*, et seule une petite minorité d'intellectuels, au demeurant sévèrement réprimée, se déclare contre la guerre. Nombre d'« intellectuels » dont le philosophe John Dewey, l'écrivain Upton Sinclair, s'engagent en faveur de l'intervention, à l'instar en France de Bergson.

Et Rolland ? Son « Au-dessus de la mêlée » est traduit en 1916 et son courage est salué. Il entre notamment en relations avec l'écrivain et poète, pacifiste et « *bohemian* » (David Fisher) Max Eastman, rédacteur en chef d'une revue intitulée *The Masses*, qui défend une conception engagée de l'art contre ceux qui se tiennent à l'écart de la politique et du social au nom de l'art.

Romain Rolland salue en août 1917 (dans un texte publié en septembre 1917 dans la revue *Demain*¹¹) ces « voix libres d'Amérique » qui se font entendre grâce à cette « intransigeante revue ». Romain Rolland, qui a reçu les deux numéros de juin et juillet 1917 de cette « revue américaine libertaire très hardie », écrit que Eastman mène

la lutte la plus franche contre le militarisme et même contre le patriotisme idolâtre. Il tâche de démontrer que la guerre actuelle n'est pas une guerre pour la démocratie, et que la vraie lutte pour la liberté viendra après la guerre. On voit qu'aux États-Unis, comme en Europe, la guerre a été l'œuvre des capitalistes (Wall Street) et d'un groupe d'intellectuels (et ecclésiastiques) dont le président Wilson. (...) Les mêmes phénomènes économiques et moraux se sont fait sentir de l'un et de l'autre côté de l'océan [...] Les hommes qui résistent courageusement à la folie patriotique forment une petite poignée de tous les partis : chrétiens, athées, quakers, artistes, socialistes, etc. Ils ne sont d'accord que sur un point : la guerre à la guerre et par là ils se sentent séparés du reste de l'humanité.

Romain Rolland relève en particulier le nom d'un pasteur de New York, John Haynes Holmes, qui s'est refusé à « exclure les Allemands de la communauté humaine » et avec lequel il entrera en contact épistolaire amical. La revue « *The Masses* publiée de lui – écrit Romain Rolland –, dans le numéro de juillet, une admirable déclaration à ses fidèles [intitulée] « Que ferai-je ? ». (...) *L'Église du Messie ne répondra à aucun appel militaire. Sa conscience lui ordonne de refuser la conscription. Il obéira à sa conscience, quoi qu'il lui en puisse coûter*¹². »

10. *Les Précurseurs*, Paris, Éditions de L'Humanité, 1920, p. 55. Cette édition reprend l'article publié dans la *Revue mensuelle* de Genève en février 1917, qui dit, à propos du poète américain, « votre maître ». Le texte repris dans le *Journal des années de guerre* (Paris, Albin Michel, 1952, p. 867) est légèrement différent : « votre Homère ».

11. , *Journal des années de guerre*, op. cit., p. 1276, *Les Précurseurs*, op. cit., p. 56 et suiv.

12. *Les Précurseurs*, op. cit., p. 62.

Avec un courage indéniable Max Eastman (avec l'écrivain et journaliste John Reed, l'auteur de *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, le célèbre récit de la révolution de 17 en Russie) défend une position qui s'oppose au repli de l'intellectuel dans la tour d'ivoire et qui ne cède pas à l'emportement patriotique. Il faut savoir que, non seulement *The Masses*, la revue de Max Eastman, a été censurée et interdite, mais que les collaborateurs ont été condamnés à de lourdes peines de prison (lettre de Max Eastman mai/juin 1918). Cependant cela ne dissuade pas Max Eastman de lancer en mars une autre revue de même inspiration, *The Liberator*.

Gagner la paix ?

La déception du traité de Versailles et de la politique de Wilson, la déclaration d'indépendance de l'esprit de Romain Rolland : la controverse avec *Clarté* et Henri Barbusse, trois étapes qui vont révéler entre Romain Rolland et la gauche pacifiste américaine des convergences et des divergences.

Première divergence : le jugement porté sur le président Thomas Woodrow Wilson (1856-1924), élu pour deux mandats de 1913 à 1921, et sur le Traité de Versailles de juin 1919. Romain Rolland fait d'abord crédit au président américain de son action en faveur de la paix avec les 14 points de janvier 1918 ; il s'exprime notamment dans une « lettre ouverte au président Wilson » publiée le 18 novembre 1918 dans *Le Populaire* (reprise dans *Les Précurseurs*¹³). Romain Rolland se demande comment, dans une « Europe dégénérée », épuisée par la guerre, réconcilier les peuples. Comment « rompre les fers de l'antique fatalité qui rive ces peuples aux guerres nationales » ? Seul le président Wilson, héritier de Washington et de Lincoln, a (ou aurait) « l'autorité morale universelle » pour imposer un ordre international nouveau. Romain Rolland lance un appel en faveur de ce qu'il appelle « un congrès de l'humanité » présidé par Wilson : « Soyez l'arbitre des peuples libres », le réconciliateur.

Dans une lettre à Jean Longuet publiée dans *Le Populaire* de 4 décembre 1918 (reprise dans *L'Humanité* du 14 décembre) Romain Rolland éprouve cependant la nécessité de défendre sa position : il n'est pas « wilsonien » car, à ses yeux, le président américain en reste à une conception bourgeoise de la République, son idéal est celui d'un conservateur, mais, écrit-il, « ce grand bourgeois incarne le plus pur, le plus désintéressé, le plus humain de la conscience de classe ».

Romain Rolland va déchanter à mesure que les négociations de Versailles vont se dérouler et il observera

en juin 1919 l'abdication morale de Wilson : c'est « la ruine du grand idéalisme bourgeois ». On sait que le président Wilson a suscité une immense déception en cédant devant les prétentions d'un Clemenceau et d'un Lloyd George et en n'imposant pas cet ordre international juste qu'il avait promis pendant la guerre. « Wilson a trahi les immenses espoirs des peuples en pactisant avec les renards et les loups »¹⁴. Cette grande déception a été largement partagée en Europe ; Freud et l'ambassadeur William C. Bullitt, diplomate familier de la Maison Blanche, affirmeront ainsi dans un essai posthume de 1967, que, pendant deux mandats, les États-Unis ont été gouvernés par un malade mental, un menteur, un bigot qui se croyait en communication avec Dieu...

Mais pour Max Eastman le président Wilson a eu « le rare don » de « coopérer avec l'évolution » :

He seems to me to bring into statesmanship some of the same thing that Bergson and William James and John Dewey have brought into philosophy – a sense of the reality of time, and the creative character of change.

C'est la pure philosophie du pragmatisme : prendre en compte « le sens de la réalité du temps » et « le caractère créatif du changement ».

Deuxième divergence : quand Romain Rolland lance avec Zweig, en juin 1919, son appel, la « Déclaration d'indépendance de l'esprit », c'est tout naturellement à Max Eastman qu'il s'adresse pour qu'il la relaie auprès du public américain, les « intellectuels » d'outre-Atlantique. Eastman traduit ce texte dont il salue la hauteur de vues mais refuse pour sa part de signer. Il s'en explique publiquement dans « A Letter to Romain Rolland » dans le numéro de décembre 1919 de sa revue, *The Liberator*, lettre dans laquelle il expose une vision marxiste de la société, traversée par la lutte des classes, mais inspirée également du pragmatisme de William James.

Eastman invite Romain Rolland à prendre clairement parti, dans la lutte des classes, en faveur de la classe ouvrière et à adopter une « attitude combative » sans se placer « au-dessus de la mêlée ». Quelle est l'autonomie d'un individu, fût-il un intellectuel, dans une société où les classes s'affrontent ? L'intellectuel français surestime l'activité intellectuelle isolée : ce qui importe c'est comment appliquer les idées dans les circonstances présentes. Comment rendre effective l'idée. Pour l'Américain il y a du danger à faire croire qu'il existe une sorte de classe ou de caste d'intellectuels, une « élite » appelée à imposer ses choix moraux.

Romain Rolland lui répond le 5 décembre 1919¹⁵. Il

13. *Les Précurseurs*, op. cit., p. 216.

14. Romain Rolland, *Un beau visage à tous sens*, op. cit., p. 312 (lettre du 30 novembre 1930 à Pierre Céréssole).

15. Romain Rolland, *Un beau visage à tous sens*, op. cit., p. 161 (à Max Eastman, 5 décembre 1919).

constate que le « dissentiment » entre eux est complet et il fait cet aveu :

Je ne suis pas croyant en une foi – religieuse ou marxiste. Je suis du pays de Montaigne, qui doute éternellement, mais qui cherche éternellement. Je cherche la vérité. Je ne l’atteindrai jamais. Mais de si loin que ce soit je la suivrai toujours. – Je ne sais pas quelle est la vérité. Qu’elle soit morale ou immorale, sociale ou antisociale, démocratique ou aristocratique, mon rôle est de la chercher et de la dire, telle que je l’entrevois.

Existe là une profonde divergence quant au rôle des intellectuels, et à l’existence même d’une telle « caste ». Cette divergence se manifeste lors de la controverse qui oppose par la suite dans les années vingt, Barbusse, encore auréolé de sa description de la guerre dans *Le Feu*, mais, depuis le congrès de Tours de 1920, devenu communiste orthodoxe, et Romain Rolland. Un rappel : c’est Barbusse qui ouvre le feu en attaquant les « rollandistes », ces intellectuels en marge du parti, tout en exprimant sa considération pour la personnalité de Romain Rolland lui-même.

Dès avril 1920 Max Eastman exprime ses réserves dans un article publié dans *The Liberator* et intitulé « The Clarté mouvement ». Eastman et sa revue ont été sollicités pour constituer une branche américaine pour le mouvement Clarté. Max Eastman dit son respect pour les artistes, savants et romanciers qui ont signé la déclaration initiale mais juge qu’il est de « mauvaise science » de créer un groupe d’intellectuels de ce genre. Il avoue son dégoût et son irritation (*temperamental distate*) face à l’arrogance dont font preuve les artistes les écrivains, les savants qui, en dehors de leur domaine de compétence, se disent « intellectuels » sans avoir « *the humble contact with reality* ». Il reconnaît qu’il s’agit d’un trait américain : le ridicule qui s’attache à la notion de « culture », ce mépris est une « particularité grossière » (*crude*) de la civilisation américaine ». Mais cette attitude, peut-être en soi regrettable, permet de voir la faille réelle (*fault*) du mouvement européen. Le mouvement se meut encore dans un monde d’idéologies, il fait comme si c’étaient les croyances, les pensées et les idéaux qui animaient l’histoire, alors que celle-ci est mue par les intérêts matériels, comme l’a bien vu Marx. Ce n’est pas « l’intellectualité » des intellectuels, « la puissance de la pensée » qui vont mener bataille et gagner le combat, mais « la volonté des classes exploitées ».

Mais Max Eastman se console : à ses yeux un mouvement comme Clarté est de toute façon incapable de durer car il tente d’associer des révolutionnaires prolétariens et des bourgeois libéraux. Pareille organisation, contradictoire en son fondement, est vouée soit à se scinder, soit à admettre dans un soupir son impuissance.

Romain Rolland a-t-il eu connaissance de cette fin de non recevoir ? Son évolution ultérieure montre en tout cas qu’il a pressenti ce souci de radicalité politique.

« **Heres’s to you, Nicola and Bart** ».

Chacun connaît la ballade de Joan Baez, « *your agony is your triumph* », « votre martyre est votre triomphe ». Aux yeux de Romain Rolland comme de nombre de ses contemporains, l’image de l’Amérique va être durablement atteinte, non seulement par la déception du Traité de Versailles, mais par une affaire célèbre : Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti, deux ouvriers d’origine italienne, militants anarchistes, arrêtés en 1920 pour le meurtre de deux personnes (dans une usine) et qui sont condamnés à mort par la Cour de Massachusetts en 1921, exécutés six ans plus tard en 1927, malgré une campagne mondiale monstre en leur faveur.

Quand l’exécution est programmée, quand il n’y a plus d’autre recours qu’une demande de grâce, Rolland envoie le 20 août un télégramme au gouverneur Fuller, à Boston : « Un ami des États-Unis vous supplie gracieusement Sacco Vanzetti. Même si coupables, l’humanité l’exigerait. » Malgré d’innombrables appels venus du monde entier Sacco et Vanzetti passent sur la chaise électrique le 23 août. « Toutes les protestations et les supplications du monde entier n’ont fait que durcir l’implacable orgueil et l’inhumanité des gouvernants yankees ». « Cet “assassinat judiciaire” est un “désastre moral” pour le pays », observe Romain Rolland, qui écrit le lendemain, 24 août, à Lucian Price :

Ce qui me paraît le plus terrible dans la tragédie d’hier soir [...] c’est l’abîme, que ce forfait vient de creuser entre les États-Unis et le reste des peuples du monde. [...] La question de la culpabilité de Sacco et de Vanzetti était devenue secondaire. Coupables ou non, on ne voyait plus en eux que des malheureux soumis depuis des années à un raffinement de cruauté, comme les plus barbares du monde, bolcheviks, balkaniques, ou fascistes, n’ont rien trouvé de plus lâche et de plus inhumain. Une seule solution s’imposait – la grâce – dans tous les cas. [...]

La comparaison s’impose avec l’affaire Dreyfus ;

Les grands juges [...] lorsqu’ils ont jugé, laisseraient crouler le monde, plutôt que de reconnaître qu’ils ont pu se tromper : cet orgueil monstrueux, plus cruel que la cruauté, implacable et stupide, s’obstine sur son erreur et sur son crime, les mâchoires serrées. – Mais le crime de tels hommes n’engage qu’eux ; il n’engage pas leur nation, leur communauté, c’est à celle-ci de s’en dégager. [...] Je ne suis pas Américain, mais j’aime l’Amérique. Et j’accuse de crime et de haute-trahison contre l’Amérique [...] les hommes qui l’ont souillée de ce forfait judiciaire, aux yeux de l’univers. Leur atroce parodie de justice a souffleté les droits les plus sacrés de toute l’humanité.

Un mois plus tard, le 25 septembre 1927, en réponse à une « longue et émouvante » lettre de James H. Powers, qui rappelait à quel point ce que Rolland appelle « la meilleure Amérique » avait, elle aussi, souffert de cette « affreuse tragédie », Romain Rolland dit attendre désormais de ce drame le sursaut de la « meilleure Amérique ». Une comparaison lui vient à l'esprit : « Cette nouvelle affaire Dreyfus, [...] provoquera le réveil moral des États-Unis d'Amérique. » Il affirme même, selon sa conception tragique et dialectique de l'histoire, presque religieuse, la nécessité de cette tragédie : « Il faut, hélas, ces cruelles secousses et ces sacrifices sanglants pour chaque pas en avant de notre pauvre genre humain. C'est toujours la Crucifixion qui est la loi du progrès. » Dans une vision que l'on pourrait dire « wagnérienne » de l'histoire Romain Rolland se dit persuadé que « nous verrons resurgir la meilleure Amérique [...] enchaînée par le sortilège [...] de l'anneau meurtrier de l'Or dominateur »¹⁶. Ce sera donc un même combat, de l'une à l'autre rive de l'Océan », l'Océan où chacun va se perdre, où chacun se sauve, dans un commun destin transatlantique.

« Un Américain à Clamecy »

Comment garder le contact avec cette autre Amérique, avec cette « meilleure Amérique » que Rolland espère toujours retrouver et voir renaître, malgré tout ?

Comme je l'ai dit, Romain Rolland n'a pas effectué le voyage outre-Atlantique, mais son ami Georges Duhamel y a fait un long périple qui l'a conduit en 1929 à la Nouvelle-Orléans, sur le Mississippi, à Chicago, puis à New York. Il en tiré un livre assez plaisant, une satire qui est un classique de l'antiaméricanisme de mauvaise foi. Ces *Scènes de la vie future*, Mercure de France, 1930, ont connu un grand succès – elles auraient influencé le *Tintin en Amérique* de Hergé, qui date de 1932...

Il faut dire que rien ne trouve grâce aux yeux du Dr Duhamel, ni l'obsession de l'hygiène, ni l'absurdité de la Prohibition, ni la climatisation excessive, ni la pruderie hypocrite des hôtels, ni la « loi de la jungle » de la circulation automobile, ni le lent et obscur jeu de baseball... Dans un chapitre intitulé « le royaume de la mort », il consacre des pages terribles et inspirées aux abattoirs de Chicago, « le sanctuaire de l'humanité carnivore », et ailleurs d'autres pages, plus sottes, à « la musique des nègres ».

Quant au cinéma, il le réserve aux « ilotes », les esclaves de l'ancienne Sparte.

C'est un divertissement d'ilotes, un passe-temps d'illettrés, de créatures misérables, ahuries par leur besogne et leurs soucis. [...] Un spectacle qui ne demande aucun effort, qui ne suppose aucune suite dans les idées, ne soulève aucune question, n'aborde sérieusement aucun problème, n'allume aucune passion, n'éveille au fond des cœurs aucune lumière, n'excite aucune espérance sinon celle, ridicule, d'être un jour « star » à Los Angeles.

Est-ce la position de Romain Rolland ? Dans son journal de décembre 1929 Romain Rolland écrit : « Ce que de tout il [G. D.] aime le moins, ce qui le jette [...] dans un tremblement et une fureur, ce sont les États-Unis. Il est hors de lui quand il se rappelle les expériences qu'il y a faites de l'Octopus, de la machine formidable de l'État qui absorbe et broie toutes les libertés – bien plus, tous les désirs de liberté – toutes les personnalités. Il voit en eux non un jeune peuple, mais un peuple vieux, une Europe plus vieille de 30 ou 50 ans et qui montre où la nôtre arrivera¹⁷. »

En juin 1930 il accuse réception des *Scènes de la vie future*, un volume qui porte la dédicace « à Romain Rolland, prince de la civilisation véritable ». Romain Rolland note : « vous avez écrit peu de livres d'une aussi joyeuse mauvaise humeur que ces *Scènes* à la Swift. L'indignation vous est un tonique et nous tonifie donc, par surcroît. Vive les USA pour nous avoir valu ce régal ! » Mais il adresse une discrète critique à ce « cher vieux Français » ; la « douce France », la civilisation bourgeoise et populaire de son enfance dont Duhamel fait l'éloge et qu'il désespère de voir disparaître a été vécue comme un Purgatoire étouffant par Romain Rolland : « ce fut une lutte de tous les instants [...] à coups de griffes, pour me hisser, pour respirer, pour me défendre contre l'asphyxie. » « Vienne la “vie future” je l'attends de pied ferme. »

Il veut rassurer Georges Duhamel « Je conçois vos inquiétudes sur la civilisation des États-Unis. [...] – Je sais quelle terrible impression vous avez rapportée de là-bas. Ayez la magnanimité d'y résister ! Il me suffit de connaître le chef d'œuvre humain réalisé par certaines âmes d'Amérique (Américains pur sang, de vieille race anglo-saxonne) pour faire crédit à l'Amérique. »

Encore faut-il être en contact avec ces âmes d'élite. Dans une bande d'actualité d'août 1938 conservée à l'INA et visible sur le site de l'association Romain Rolland, on voit Romain Rolland lors de l'inauguration d'un stade à Clamecy qui porte son nom (la plage de la Tambourinette) en présence de la municipalité de gauche, de la population organisée en délégations et

16. Romain Rolland, *Un beau visage à tous sens*, op. cit., p. 254 (à James H. Powers, 25 septembre 1927).

17. Romain Rolland et Georges Duhamel, *Correspondance (1912-1942)*, éd. par Bernard Duchatelet, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 266-268 (NAF 26566).

confréries, et de Jacques Duclos venu de Paris faire un tonitruant discours. Il s'agit d'une bande d'actualité de propagande du parti communiste, qui montre quelques images de Clamecy, mais aussi Romain Rolland dans sa maison de Vézelay, en compagnie d'un écrivain américain, un ami d'outre-Atlantique au corps trapu, moustache soignée, un je ne sais quoi d'Hemingway, un beau sourire. Il s'agit de Waldo Frank, l'autre figure de l'Amérique progressiste avec Max Eastman.

Né en 1889 dans une famille juive de l'Upper West Side à New York – ce que Romain Rolland ne manque pas de rappeler –, il fréquente l'université de Yale dont il est diplômé en 1911. Journaliste il réalise des entretiens pour de grands journaux, le *Times*, l'*Evening Post*, mais, en 1913, il séjourne une année entière à Paris. Il fréquente peu les Américains de Paris à l'époque (Gertrud Stein, T. S. Eliot, Ezra Pound). Tout en appréciant la vie à Paris et la culture européenne, il a la conviction que les États-Unis doivent créer leur culture spécifique, et s'interroge dès lors sur le rôle que les artistes, les écrivains, les « intellectuels » peuvent jouer à cette occasion. Aussi s'intéresse-t-il, avec admiration, au rôle que joue Romain Rolland à cette époque.

La guerre va donner une dimension nouvelle à cette problématique. L'Amérique doit-elle s'engager dans le conflit qui ravage l'Europe ? Frank, avec le poète James Oppenheim, fonde en novembre 1916 *The Seven Arts*, une revue culturelle d'avant-garde, d'inspiration pacifiste dont j'ai déjà parlé à propos de Whitman. Dès le 2 août 1916, Rolland, informé de cette création, écrit à Frank une belle et longue lettre pour saluer la naissance future de *The Seven Arts*¹⁸. Le n° 1 de la revue publie la lettre de Romain Rolland et l'éditorial de Frank rassemble les critiques que l'on peut ordinairement adresser à la ploutocratie américaine : il est aussi sévère que G. Duhamel... La revue connaît un relatif succès, elle réunit nombre d'intellectuels hostiles à l'entrée en guerre du pays. Mais elle doit cesser sa publication en octobre 1917, sous le coup de la censure, pour avoir publié des articles vigoureusement pacifistes.

À partir de là on peut suivre l'évolution complexe mais significative de Waldo Frank :

Frank est plus pacifiste que Max Eastman auquel il reproche d'accorder du crédit à Wilson. Il publie *Notre Amérique* chez Gallimard en 1920, il est proche de la NRF et cela chagrine Romain Rolland. D'où cette pointe et ce thème récurrents : Frank est juif, c'est un esthète

pas assez engagé politiquement et socialement, et pas assez WASP :

« Un Waldo Frank est (malgré sa vive et mouvante intelligence) trop [*fuoruscito* [réfugié politique]] sémite pour en bien pénétrer la musique intérieure [à propos de la culture américaine]. Et c'est pourtant le plus accrédité chez nous et le mieux renseigné de nos informateurs intellectuels »¹⁹. Même son de cloche dans une lettre à Guéhenno au moment de la mort de Bazalgette (janvier 1929) : « Waldo Frank est un esprit aristocratique israélite qui a été de plus en plus attiré par l'esprit NRF et qui en professe l'esthétisme apolitique, voire asocial »²⁰. Romain Rolland lui fera même grief plus tard de ses affinités supposées avec le trotskisme²¹. « Il est un écrivain de grand talent, mais un écrivain d'un parti d'art. » « Ce parti n'est certainement pas celui auquel Bazalgette a voué sa vie. » Il n'en reste pas moins que Romain Rolland demeure attaché à l'Amérique incarnée par Frank.

« La meilleure Amérique »

Georges Duhamel, pour justifier sa critique de la « vie future » telle qu'elle lui apparaît anticipée dans le miroir des États-Unis et pour légitimer sa dénonciation de la « folie d'outre-Occident », avait assez finement répliqué ceci à Romain Rolland : « *en vous détournant de l'Europe, en consacrant toute la flamme de votre esprit aux sages de l'Asie vivante, vous prononcez [vous-même] une condamnation encore plus sévère que la mienne*²². » La critique de l'Occident présent et futur par Romain Rolland serait donc encore plus radicale et désespérée que celle de Duhamel, puisqu'elle va chercher au plus loin, au plus différent.

Romain Rolland assume en fait, vis-à-vis de l'Amérique, une étrange ambivalence : d'un côté il formule une critique sévère du capitalisme financier, digne d'Occupy Wall Street, et dénonce l'emprise du conformisme social, ce qu'il appelle l'Octopus, la Pieuvre. Il vise lui aussi l'hypocrisie « yankee » et la toute-puissance du dollar, il ironise sur le puritanisme « anglo-saxon », sur l'optimisme de rigueur, sur les méthodes de Christian Science chère à Thalie et sur la « guérison par la pensée » (*mind cure*) qui fascinera Zweig. Va-t-il, lui aussi, céder à la tentation de la critique radicale des États-Unis ? Tradition bien française qui se perpétue, et n'est pas hélas dépourvue d'arguments.

Un fait, d'abord, est psychologiquement intéressant :

18. Romain Rolland, *Un beau visage à tous sens*, op. cit., p. 147. Texte publié tout d'abord dans *Les Précurseurs* sous le titre « Aux écrivains d'Amérique » (op. cit., p. 52) et dans le *Journal des années de guerre* (op. cit., p. 867).

19. Romain Rolland et Georges Duhamel, *Correspondance*, op. cit., p. 215.

20. *L'Indépendance de l'esprit. Correspondance entre Jean. Guéhenno et Romain Rolland (1919-1944)*, Cahiers Romain Rolland, n° 23, Albin Michel, 1975, p. 37)

21. Romain Rolland, *Journal de Vézelay*, éd. par Jean Lacoste, Paris, Bartillat, 2012, p. 79 et suiv.

22. Romain Rolland et Georges Duhamel, *Correspondance*, op. cit., p. 224.

Romain Rolland n'est pas insensible à la puissance, à la force même de la Pieuvre qu'il dénonce, à sa vitalité : il écrit à Stefan Zweig à propos de Georges Duhamel et son « livre sévère » :

« [Duhamel] abomine la civilisation des États-Unis. Il n'a point tort [...] elle est un danger pour l'avenir humain. Mais il n'en voit ni les admirables individualités qui réagissent avec une sincérité et un héroïsme sans compromis ni la grandeur colossale du monstre même, pareil à ceux des âges de la préhistoire. Salut au tigre, même s'il me broie. »

Aux yeux de Romain Rolland il y a surtout une autre tradition, liée à la philosophie pragmatiste et à la non-violence pacifiste (celle des pasteurs comme J. H. Holmes) : la « meilleure Amérique ». Sur un plan intellectuel ou « philosophique », je fais la double hypothèse que Romain Rolland a perçu une affinité entre sa pensée si fluide, si mouvante, si bergsonienne et quelques noms de la philosophie spécifiquement américaine du pragmatisme, au vrai sens du terme, et que (seconde hypothèse) l'accès à cette « meilleure Amérique » est fourni par des penseurs de l'Inde, par « l'esprit d'Asie » : à forcer d'aller vers l'Est, on finit par se retrouver à l'Ouest. Paradoxe : Romain Rolland découvre l'Amérique en passant par l'Est...

J'ai trouvé une étonnante confirmation de cette hypothèse dans *L'action et la mystique de l'Inde* de 1929-1930 ; le volume de 1930 consacré à Vivekananda (*La Vie de Vivekananda et l'évangile universel*) comporte un chapitre IV décisif consacré aux « précurseurs anglo-saxons de l'esprit d'Asie » ; trois noms sont mentionnés : le philosophe Emerson, son ami et disciple Thoreau et le poète Walt Whitman. Ce chapitre est la pièce manquante de notre démonstration, Romain Rolland y établit un lien entre les penseurs de la démocratie américaine et la pensée de l'Inde, sous la forme du *Vedanta*, la pensée propre de Vivekananda, « l'évangile universel ».

L'occasion de ce chapitre est le premier voyage que fait Vivekananda, le disciple de Ramakrishna, à Chicago en 1893 pour un parlement des religions. Les deux mondes, l'Est et l'Ouest, l'Orient et l'Occident, l'Inde et Chicago se rejoignent ainsi dans une confrontation inédite. Les pages dans lesquelles Romain Rolland décrit les tribulations du jeune et naïf Vivekananda lors de son premier voyage en Amérique sont parmi les meilleures choses que Romain Rolland ait écrites, on songe à Chaplin et à Tolstoï.

La « meilleure Amérique » dans l'existence de laquelle Romain Rolland veut croire est précisément celle qui a été influencée par des penseurs comme Emerson

et Thoreau lesquels ont été en contact avec la pensée de l'Inde. Thoreau, note Romain Rolland, est un lecteur de « l'admirable » Bhagavad-Gita comme le montre son texte « Une semaine sur les rivières Concord et Merrimack » de 1849 ; il bouillonne d'enthousiasme pour les philosophies de l'Inde ; dans son « brûlant asiatisme », il prend lui aussi comme maxime *ex Oriente lux*.

Règne en fait en Nouvelle-Angleterre, dans la première moitié du XIX^e siècle, autour de Boston, une « ivresse intellectuelle », un esprit d'utopie réceptif à l'influence de la philosophie « védique ». Romain Rolland fait référence à Ralph Waldo Emerson (1803-1882) le célèbre philosophe du discours de Harvard 1838, qui insiste sur la part divine qui est en chacun, et sur l'âme cosmique qui les réunit, Emerson qui a écrit sur les hommes « représentatifs » dans une démarche qui rappelle les « vies » exemplaires de Romain Rolland. Rolland salue aussi l'ami et disciple d'Emerson, Henry David Thoreau (1817-1862), l'auteur de *Walden, ou la vie dans les bois* (1854) le journal de deux années passées dans la solitude sur les bords d'un étang, le Walden Pond, à Concord, Massachusetts. Romain Rolland parle d'une œuvre qui est « la Bible du grand individualisme » et pour Louis Fabulet, son traducteur, Thoreau est le « saint François d'Assise d'Amérique » ; *Walden* a été un des livres préférés de Giono. Un classique de l'écologie. Thoreau est aussi l'auteur d'un livre en faveur de la désobéissance civile qui a influencé Gandhi²³. Il faudrait citer aussi dans ce courant le William James (1842-1910) des *Variétés de l'expérience religieuse*, pour le rôle de la concentration et de la méditation (du yoga), pour l'étude objective de ce que Rolland appelle la « mystique »²⁴ : et, plus près de nous, John Dewey, (1859-1952) dont Eastman a été l'élève et qui a beaucoup influencé la pédagogie.

Mais c'est la pensée religieuse de Walt Whitman qui lui semble être la clef la plus authentique de « la meilleure Amérique » ; une « pensée 100 % américaine » d'une certaine manière, mais qui rejoint mystérieusement la sagesse de l'Inde : il célèbre la grandeur de l'amour, la grandeur de la démocratie, certes mais surtout la grandeur de la religion. C'est l'éducation du jeune Whitman dans un milieu des *quakers* qui lui donne la possibilité d'accéder à « la silencieuse extase secrète » et lui donne l'habitude d'une exceptionnelle concentration mystique, ce que Romain Rolland rapproche des « crises d'union dionysiaque avec la Mère » de Beethoven et de la mystique indienne.

Il y voit un

exemple [...] de ce synchronisme de l'âme humaine en

23. Thoreau a inspiré d'autres écrivains comme Henry Miller.

24. Romain Rolland, *La vie de Vivekananda et l'évangile universel*, p. 335.

*ses expressions ethniques les plus diverses qui m'a souvent fait penser [...] aux rameaux différents d'un même arbre, participant ensemble aux mêmes variations des saisons. J'ai lentement mûri la conviction que toutes les lois d'évolutions particulières des peuples [...] sont subordonnées à de plus grandes lois cosmiques qui régissent l'évolution générale de l'humanité*²⁵.

Romain Rolland a conscience des limites de ces « infiltrations hindoues » dans « l'esprit américain », il ne nie pas ce qu'il peut y avoir d'appauvri dans les emprunts à la méditation indienne et dans les conseils psychologiques de Mary Baker Eddy, il se sent étranger à ce qu'il y a de morbide dans la « rythme frénétique de la civilisation » américaine. Il suffit de lire la page savoureuse de *Vivekananda* sur l'accueil fait lors des premières conférences du *swami* à Boston²⁶.

Mais, grâce aux travaux de son ami Bazalgette (*Walt Whitman. L'homme et l'œuvre*, 1908), Romain Rolland a pu mettre en évidence les affinités entre la poésie purement américaine de Walt Whitman et la pensée indienne : une poésie de l'identité, de la perception immédiate de l'unité du monde et du Moi, un chant cosmique qui célèbre à la fois un peuple, une terre et un

pays. Une pensée réconciliatrice.

En conclusion

Bref, si Romain Rolland ne dissimule pas les critiques de fond qu'il adresse à la civilisation américaine – en particulier dans la dernière période à Vézelay quand la France occupée est soumise aux bombardements alliés²⁷ – il nous invite aussi, fort d'une ancienne tradition qui a pris naissance sur les rives d'un étang, près de Boston, à relire le livre de Thoreau, *Walden, ou la vie dans les bois* et aussi malgré tout à ne pas désespérer de l'Amérique.

juin 2017

Jean Lacoste est philosophe et germaniste. Auteur de plusieurs ouvrages sur Goethe, il a également traduit Nietzsche et Walter Benjamin. Depuis de nombreuses années, il s'intéresse à l'œuvre de Romain Rolland : après avoir établi l'édition du Journal de Vézelay 1938-1944 (Bartillat 2012), il a présenté la Vie de Beethoven (Bartillat 2015).

25. Romain Rolland, *La vie de Vivekananda et l'évangile universel*, op. cit., p. 61.

26. Romain Rolland, *La vie de Vivekananda et l'évangile universel*, op. cit., p. 45.

27. Romain Rolland, *Journal de Vézelay*, op. cit., p. 1000 et passim.